

A Calais, la fin d'un monde



Nicolas Klotz signe un documentaire rare et précieux sur la "jungle"

Dès 2006, le réalisateur Nicolas Klotz, en col-laboration avec Elisabeth Perceval, mettait sur le devant de la scène cinéma-tographique française la question des réfugiés et de la politique d'accueil les concernant. Le film s'intitulait *La Blessure*. C'était, entre l'accueil brutal à Roissy et la vie d'un squat à Paris, une fiction documentée pleine de beauté insolente et de rage poétique, qui s'in-surgeait contre la manière particulièrement violente et cynique dont on traitait, dans notre pays, la personne humaine.

Douze ans plus tard, on reconnaîtra sans mal le style enlevé, l'ambition lyrique et la position morale du réalisateur dans *L'Héroïque Lande*. *La frontière brûle*, nouveau film sur le sujet, passé cette fois-ci avec armes et bagages du côté documentaire, sans abandonner pour autant le souci esthétique ni les amores de fiction.

On se trouve ici dans la "jungle" calaisienne, où douze mille réfugiés dans l'attente d'une improbable délivrance sont confinés à l'hiver 2016. Le film, tourné de janvier 2016 à février 2017, semble -remonter des entrailles d'une ville-monde grouillante de vie, et en même temps portant avec elle très fortement les possibilités de son effacement (qui adviendra). Tentes de fortune, humanité en veille constante, boutiques précaires, tendresse des babioles et des loupies, froid qui mord, braseros dans la nuit, boulanger à demeure, troc de puces de téléphone, installations de bric et de broc, réchauds portatifs, tout un chez-soi bricolé les pieds dans la boue...

Une histoire souvent terrifiante

Parmi des foules indistinctes et mouvantes, des personnages reviennent. Le film est suffisamment long, suffisamment posé, pour qu'on les identifie. Ils se nomment Yared, Zeid, Dawitt, -Almaz. Ils prennent l'apparence, par exemple, d'une jeune fille qui n'aime rien tant qu'à taquiner son amant et rêver d'un avenir commun plus apaisé. Ils viennent de Syrie, d'Afghanistan, d'Ethiopie, d'Erythrée. Ils parlent, par bribes, de leur histoire, souvent terrifiante, du désespoir infini qui, sournoisement, les saisit.

Ils n'en possèdent pas moins la lueur de leur jeunesse, cette légèreté en dépit de tout, cet espoir en dépit du pire, qui brûle au fond des yeux. Qu'il en faille si peu, de ces yeux, de ces visages, pour nous rappeler à notre fraternité avec eux rend, par contraste, démentielles les raisons qui cherchent à nous la faire oublier.

C'est auprès d'eux que le film se réalise, au plus près, dans ce paysage exclusif qui est le leur, circonscrit par les barbelés, creusé par la nuit, interminable comme la lande, fermé plutôt qu'ouvert sur l'horizon béant. Des policiers passent, inutilement provocateurs et agressifs devant le grand malheur du monde, dispensateurs de honte. Des bateaux et des ferries passent au loin, inaccessibles, tels de grands rêves de fer qui glissent silencieusement et s'abîment dans la brume. Pendant ce temps, la "jungle" se réduit comme peau de chagrin : première destruction de la zone sud au printemps 2016, évacuation totale à l'automne.

Il en restera donc ce film, en ceci rare et précieux, d'ailleurs plus atmosphérique qu'informatif, plus sensible aux êtres, au cadrage, aux sons, aux éléments, au paysage qu'à la tenue d'une chronique -digne de ce nom. Son propos, d'évidence, fut d'accompagner, de conférer une tenue, de mettre un peu de beauté dans ce désordre, de rendre ceux-là que nous ne voyons pas à leur humanité, c'est-à-dire à notre condition -commune. La musique – Rihanna (*Diamonds*), Christophe (*Dangereuse*), Brahms (*Concerto pour piano n° 2*), Leonard Cohen (*Stanger Song*) – y aide beaucoup. *L'Héroïque Lande* nous fait ainsi entrer à pas de loup dans ces temps futurs qui ont déjà commencé, dans cette ère où il faudra, décidément, choisir de vivre ou de mourir ensemble sur cette lande qu'on appelle la terre, et qu'il dépend encore un peu de nous qu'elle nous nourrisse ou qu'elle nous vomisse.

Exister ou disparaître, telle est l'unique dramaturgie de ce film, telle est l'unique question qu'il nous pose. La "jungle" a été rasée. Un homme seul, silhouette gracieuse, danse sur le rivage. Derrière lui, un bateau, le dernier peut-être, traverse l'écran. Tout est calme, tout est pâle. Leonard chante. Une brume blanche estompe la frontière entre terre et mer, dévore le paysage. Nous sommes à la fin du monde. A moins que ce ne soit le début d'un autre.

Jacques Mandelbaum

© Le Monde

◀ article précédent

Deniz Gamze Ergüven perdue dans...

article suivant ►

Retour sans vrombissement dans la cité...